

en couverture

Cape Breton, Nouvelle-Écosse, Canada

Photo Camille Delcour, LOCI Louvain-la-Neuve (mai 2024).

lieuxdits #27

Mai 2025

édito

**Un nouveau master pour apprendre
à concevoir des éco-territoires** 1

*Jean-Philippe De Visscher, Pierre Defourny, Yves Hanin,
Cécile Poullain, Elisabetta Rosa, Guillaume Vanneste*

Un jet privé au LAB-day, et après ? 2

Marie Pirard

Cinq points de vue sur la recherche 4

Hugo Caruso, Hugo Vanhamme

L'envie au cœur des archives 10

Olivier Masson

Le projet INTERREG VI LUNÉFIL 16

Coraline Berger, Fiorella Quadu

L'envers du décor 22

Nele De Raedt, Giulia Marino, Corentin Haubruge

A shift of paradigm in the way we build 30

Christine Fontaine

**A shift of paradigm in the way
we include natural entities** 34

Christine Fontaine

Multipliation des intervenants 37

dans la rénovation

Dorothee Stiernon, Emilie Gobbo

Architectural intelligence and generativity 40

Molly Wright Steenson, Emilie Gobbo, Damien Claeys

Rue Isabelle 44

Martin Buysse

Référence bibliographique :

Martin Buysse, "Rue Isabelle", *lieuxdits#27*, mai 2025, pp. 44-45

SEMESTRIEL

ISSN 2294-9046

e-ISSN 2565-6996



Éditeur responsable : Le comité éditorial, place du Levant, 1 - 1348 Louvain-la-Neuve (lieuxdits@uclouvain.be)

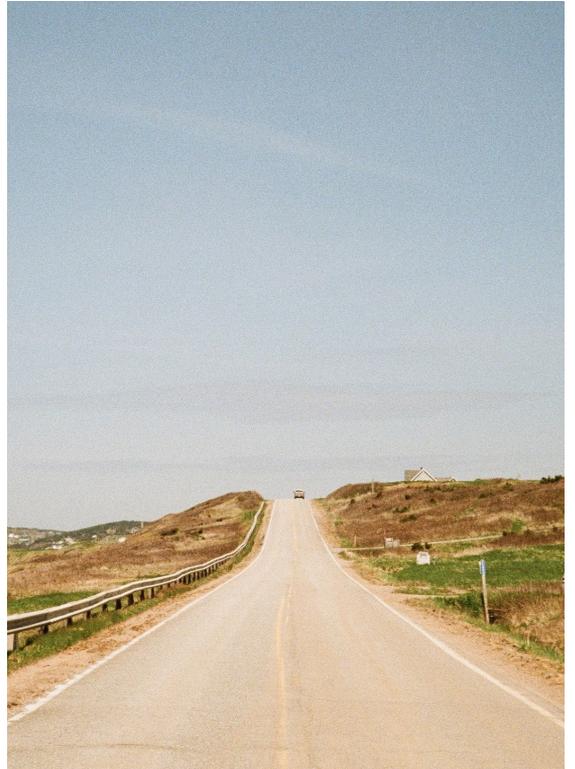
Comité éditorial : Damien Claeys, Gauthier Coton, Brigitte de Terwangne, Nicolas Lorent, Pietro Manaresi,

Catherine Massart, Giulia Scialpi, Dorothee Stiernon

Conception graphique : Nicolas Lorent

Imprimé en Belgique

lieuxdits #27



Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme de l'Université catholique de Louvain
Louvain research institute for Landscape, Architecture, Built environment



Faculté d'architecture
d'ingénierie architecturale
d'urbanisme



Louvain research institute for
Landscape, Architecture,
Built environment

www.uclouvain.be/loci
www.uclouvain.be/lab

Rue Isabelle

Auteur

Martin Buyssse

Voilà des siècles que le soleil ne s'y lève jamais. Elle ne figure sur aucune carte. Je ne l'ai remontée qu'une fois, il y a vingt-trois ans. Aujourd'hui j'y retourne. Les amoncellements de nuages dans le ciel bruxellois et le crachin qui me fouette le visage sont une invitation. Le ventre de la ville, là où bat le cœur d'une histoire qu'elle tient si bien cachée. Rue Isabelle. Je glisse sur le pavé mouillé de la place des Palais qui la surplombe. Je manque de tomber. Rue Isabelle. Le palais Royal est bardé d'échafaudages, jouant d'une pâle ressemblance avec le Palais de Justice, que j'aperçois à l'arrière-plan, au bout de la rue de la Régence, recouvert d'un manteau de tubes et de plateformes depuis un demi-siècle – cotte de maille géante qui le protège du mauvais sort. Un tram en vient dans un bruit sourd, donne la cloche, bifurque pour emprunter la rue Royale qui longe le parc.

L'hôtel abritant l'entrée flanque le palais Royal. Il forme un coin de la place. Du trottoir à la porte, j'avance entre deux rangées de jeunes charmes dans des bacs en Corten pleins de lierre. Je passe la porte cochère. Quelques marches sur la droite, un comptoir, je reçois un plan et un jeton, sésame de la rue Isabelle. Je traverse un couloir où des ouvriers sont occupés à peindre des caissons en plaques de plâtre. J'interpelle l'un d'eux. *La boutique ? Elle est fermée, il y a un événement dans la soirée. Non, on ne vend pas les livres.* Je poursuis mon chemin. Le jeton, c'est pour le tourniquet. Il n'y a personne. Un tourniquet métallique pour les entrailles. Je suis seul. Je passe et descends les escaliers.

En bas, à gauche, une porte en bois s'ouvre devant moi. Je pénètre dans le couloir en pente douce. La porte se referme. Le sol sous mes pieds devient irrégulier. On dirait une crypte, le début d'une crypte. Une crypte est un giron, une caverne, un lieu de voûtes et d'ossements, de poids, de fondations, de souvenirs enfouis. Le jour n'y vient jamais. Le jour en est banni. Ici point d'ossements, mais un enchevêtrement d'arcs et de maçonneries abîmées, des superpositions insolites, latrines exhumées, murs éventrés, ouvertures comblées : XI^e, XII^e, XV^e, XVI^e, les siècles virevoltent autour de moi, ma tête résonne, mes narines s'emplissent de cette odeur d'humidité surie des espaces souterrains. Un bruit d'écoulement berce l'oreille. Il vient des conduites suspendues aux hourdis. Il est bientôt recouvert par une sirène d'ambulance en surface.

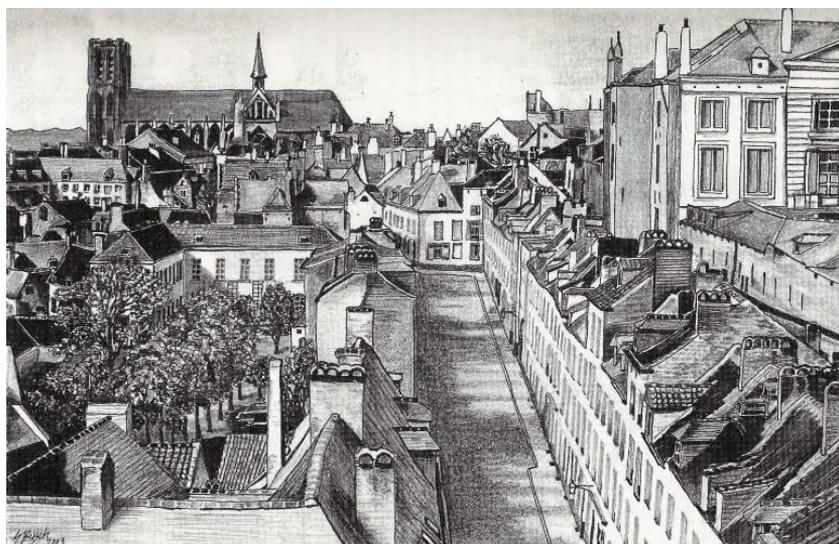
Je continue le parcours, je suis le plan, je joue le jeu. Il y a des noms et des numéros. Corps de logis, chapelle, Aula Magna. Je sors du corps de logis

et entre dans la chapelle, je la devine, la soupèse, piliers octogonaux qui s'élancent vers les voûtes basses, trapues, parfois ouvertes sur un plancher en béton. Le tram gronde au-dessus de ma tête, le tram dans la chapelle, la nef, le déambulateur, la chapelle qui vibre dans mes oreilles. Je ferme les yeux. Il passe à côté. Rue Isabelle. Je la sens devant moi mais je continue, je suis, je joue. Je reste dans la chapelle. Au chevet trône un escalier en colimaçon, étrange, anachronique, qui vire du sol au plafond où un disque en béton l'arrête brutalement. Vestiges de la Lloyds qui possédait l'hôtel au siècle dernier et se servait des lieux pour entreposer ses archives. L'hôtel ?

Là-derrrière, des fenêtres obturées par des briques devaient ouvrir sur le jardin. Je rebrousse chemin. Je suis sous la nef. Je passe une porte à demi-comblée, la même que Charles de Habsbourg cinq siècles plus tôt... Je le crois. Je le sens. Je le vis. Charles Quint. L'empereur. La grande chapelle aux proportions divines, du gothique tardif, c'est lui qui l'a fait ériger dans le prolongement de l'Aula Magna, avec deux niveaux de soubassement pour compenser la topographie plongeant vers la vallée du Coperbeek. Des appartements impériaux au lieu de culte, il ne fallait pas qu'on dût franchir la moindre marche pour réclamer l'absolution. Ces caves ne servaient pas au culte ; mais même s'il ne s'agissait que de cellier, paneterie, fruiterie ou salle du trésor, le jour de l'inauguration, je ne doute pas qu'il y est passé, qu'il a promené ses mains sur les murs, qu'il a levé les yeux, comme je le fais aujourd'hui.

L'Aula Magna, c'est à Philippe le Bon qu'on la doit, une salle d'apparat qui accueillait tout le faste dont l'Europe d'alors était capable. Car juché sur la colline froide, qui fut la plus haute de Bruxelles, était le palais, celui des ducs de Brabant, des ducs de Bourgogne, de Charles Quint et de ses héritiers, celui du Saint-Empire, des Pays-Bas bourguignons, espagnols et autrichiens : le palais du Coudenberg.

C'est sous ces huit siècles d'Histoire qu'au détour d'une volée de marches descendant de la chapelle, je l'aperçois enfin, ses pavés dodus, sa pente lascive, ses ténèbres fascinantes : la rue Isabelle, qui bordait autrefois le palais, l'Aula Magna puis la grande chapelle, et que fit prolonger jusqu'à la collégiale, aujourd'hui cathédrale Saint-Michel et Gudule, l'archiduchesse Isabelle d'Autriche. Elle est là, dans sa splendeur, sommeillant sous l'activité bourdonnante d'une ville capitale, se reposant de siècles de service : souliers, sabots,



Vue panoramique de la rue Isabelle.
 Trouvé sur <https://www.thebrusselsbrontegroup.org/panoramic-view-of-the-rue-disabelle/>

calèches et chariots en tous genre qui l'ont parcourue nuit et jour.

Je m'accroupis. Je sais que Charlotte et Emily Brontë ont habité rue Isabelle dans leur prime vingtaine, au pensionnat de demoiselles Héger-Parent, où les a emmenées leur père depuis les landes du Yorkshire. On raconte que leur séjour les marqua profondément – surtout Charlotte qui tomba amoureuse de son professeur, Constantin Héger, directeur de l'institution – et influença leur œuvre. Mais en un an ou deux de présence rue Isabelle, dans le jeune royaume de Belgique, ont-elles pu fouler ces pavés que je caresse de la paume ?

Tout a basculé plus d'un siècle auparavant, dans la nuit du 3 février 1731.

Au départ d'une bougie ou d'un brasero abandonné par la suite de la gouvernante générale des Pays-Bas, le feu se propagea dans tout le palais. La gouvernante s'en sortit de justesse mais le palais fut réduit en cendres.

Laissées à l'abandon, les ruines prirent le nom de "Cour brûlée". La grande chapelle, qui avait échappé au désastre, servit encore quelques décennies. La nef fut rasée fin du XVIII^e siècle avec le reste. Des travaux de terrassement vinrent niveler l'ensemble du site autrefois vallonné. On y traça la place Royale, joyau néoclassique bordé de magnifiques hôtels aux quatre angles, qui enfouit pour de bon tout témoignage du palais du Coudenberg.

Quant à la rue Isabelle, le segment le plus haut fut remblayé ; le suivant fut voûté pour former la base de l'hôtel de Grimbergen à l'un des angles de la place ; et le dernier, où se trouvait le pensionnat Héger, demeura à ciel ouvert jusqu'au début du XX^e siècle avant d'être lui-même enseveli sous le Palais des Beaux-Arts dessiné par Victor Horta dans les années vingt.

J'entends un cri. *Monsieur !* Seul dans les profondeurs, j'en avais oublié l'heure

de fermeture. *Monsieur, il faut sortir. Vous êtes seul ?* Je regarde autour de moi. Je n'ai pas fini. Je demande si je peux reparcourir la rue, encore une fois. On me l'accorde. Je redescends là-bas dans la partie voûtée fin XVIII^e où, non, les sœurs Brontë n'ont décidément pu mettre les pieds, à moins que lors de leur séjour bruxellois, elles fussent invitées à descendre dans les caves de l'hôtel de Grimbergen... Je suis au fond de la rue, face au mur. Je me retourne, je l'arpente de bas en haut au pas de course, jusqu'où je peux, là où sol et plafond se rapprochent, je m'agenouille sur les pavés d'origine, cerclés de cuivre, je m'accroupis pour continuer dans l'espace qui se resserre, mon crâne frôlant l'immense dalle de béton qui la recouvre jusqu'au bout. *Monsieur ! C'est terminé.* Il faut revenir à la surface.

Le vaste plan de la place Royale, qui aujourd'hui encore s'étire paisiblement au sommet du Mont des Arts, est la limite nette, stricte, sévère, de cet ensemble souterrain, telle une gigantesque lame horizontale l'ayant restreint à ses fondations et caves. Je songe à Charles Quint. L'Aula Magna, où le monarque accéda à la majorité et abdiqua quarante ans plus tard, n'est plus qu'un niveau oppressant de maçonneries détruites et de baies obstruées, de sols effondrés, d'escaliers coupés, de cheminées décapitées, un chaos de pierres de calcaire gréseux taillées au ciseau, traversé par une promenade en bois pour les amateurs de ruines. Sa chapelle en est réduite à ses soubassements trapus. Ce qu'il reste de la rue Isabelle, finalement déblayée et recouverte d'un plancher en béton dans sa partie haute, descend sur moins de cent mètres depuis le coin de la place Royale et la Rue Montagne de la Cour jusqu'au Palais de Beaux-Arts. Aujourd'hui souterraine, elle borde les vestiges de l'un des plus importants palais d'Europe, siège d'un empire où le soleil ne se couchait jamais. ■